

A ventre ouvert : la grande frousse dans l'hôpital

Autor(en): **Henchoz, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **13 (1983)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829979>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A ventre ouvert

La grande frousse dans l'hôpital

par Paul Henchoz

C'est dans les pâturages alpestres que C.F. Ramuz a situé la peur dans son ouvrage «La grande peur dans la montagne». Mais cette émotion sournoise qui vous prend à l'estomac et donne la chair de poule même à ceux qui ont tendance à se prendre pour des coqs, peut nous tomber dessus en de multiples circonstances et dans les lieux les plus variés. Par exemple, personne ne brille particulièrement lorsque la perspective d'un passage sur le «billard» se profile à l'horizon.

Nous sommes tous amenés, un jour ou l'autre, à entrer à l'hôpital pour y subir un traitement ou une opération. Prenant alors notre courage à deux mains seulement, faute d'en avoir davantage à disposition, nous franchissons le seuil austère de ces palais de la Médecine le cœur un peu serré et l'échine circonspecte, notre petite valise à la main. Comment ne pas se sentir insinifiant et totalement désarmé, dominé que l'on est par la masse, la plupart du temps imposante, de nos usines à guérir.

Passé la porte, on débouche dans un monde de couloirs interminables dont les sols impeccablement polis renvoient tous azimuts les reflets blafards de l'éclairage au néon. Ça et là, des chariots ou des fauteuils roulants éti-

rent leur squelette nickelé. Une subtile odeur de désinfectant plane dans une atmosphère tiède et silencieuse qui dépayse étrangement après le brouhaha de la rue. Soudain, au croisement d'une galerie latérale, vous vous trouvez brusquement devant un chariot, poussé par un personnage vêtu de blanc, au visage sévère et qui conduit vers on ne sait quelle destination un malade au teint grisâtre. Pas très bonne mine le collègue! Dans quelques heures, c'est peut-être vous qui vous baladerez en pareil équipage et cette hypothèse ne vous inspire qu'une joie modérée. La rupture avec le «sweet home» est brutale et vous donneriez bien dix ans de la vie de votre médecin pour vous retrouver illico devant votre TV même si vous deviez y subir ce raseur de... (soyons charitables).

Sans bien savoir pourquoi, vous songez à votre entrée à la caserne pour l'école de recrues, il y a quelques décennies. Ce jour-là aussi, vous aviez dû renoncer à votre liberté pour vous soumettre à une discipline obligatoirement «consentie» en faveur d'une hiérarchie galonnée. Celle de l'hôpital ne porte pas de galons apparents mais n'en dispose pas moins d'un pouvoir encore plus absolu puisqu'elle tient en ses mains, outre votre liberté, votre peau. Autre analogie, vous ne pourrez plus sortir sans permission dès que vous aurez revêtu le seyant uniforme du futur opéré, constitué d'une longue chemise sans col, comme si l'on vous préparait pour la guillotine et dont les pans battent des mollets qui, jusqu'à cet instant, ne vous avaient jamais paru aussi pitoyables. Il faut se rendre à l'évidence; quelque chose de redoutable se prépare.

La médecine est un art complexe, chargé de lourdes responsabilités et qui confère à ceux qui l'exercent une aura de respect et de considération; on n'ose guère plaisanter à leur sujet. Il y a bien eu «Le Malade imaginaire» livré aux extravagances des Diafoirus père

et fils et, beaucoup plus tard, «Le Docteur Knock ou le triomphe de la médecine».

Est-il besoin de rappeler que son audace coûta fort cher à Molière puisqu'il mourut en jouant sa pièce un triste jour de l'an 1673? Quant à la comédie de Jules Romains, la satire était si évidente que même un vénérable professeur n'aurait osé s'en formaliser de peur de se rendre ridicule. Certes, quelques chansonniers ont pris parfois pour cible les médecins mais ils se sont rapidement essouffés une fois épuisé le sujet du docteur ignare qui envoie gaillement et à la chaîne, ses victimes peupler les cimetières. Quant aux caricaturistes, ils ont consacré quelques dessins aux chirurgiens distraits qui oublient régulièrement dans l'abdomen de leur patient, alors que l'on sait fort bien que cela ne leur arrive que rarement, des gants de caoutchouc ou une pince hémostatique. Maintenant, la politique intérieure ou internationale fournit aux professionnels de l'humour une mine de sujets inépuisable, ce qui les dispense de chercher ailleurs. En 1983, on plaisante d'autant moins avec la médecine et ses serviteurs que son coût devient exorbitant.

Par ailleurs, comment brocarder un homme capable de choisir parmi les milliers de médicaments offerts sur le marché celui qu'il vous faut, à l'exclusion de tout autre, un homme qui, à l'instar du Docteur Knock, est apte à modifier son diagnostic selon qu'un certain endroit vous grattouille ou vous chatouille? Non... non... chapeau bas, Messieurs!

Il est possible que, comme les augures anciens, les médecins ne puissent se regarder sans rire lorsqu'ils enlèvent leur masque professionnel. N'est-il jamais arrivé à untel, du temps de sa joyeuse jeunesse estudiantine, de substituer l'enseigne d'une sage-femme à celle d'un dentiste ou d'un pédicure à celle d'un oculiste? Combien de fois aussi des carabins ont-ils escaladé la statue équestre du Général Dufour pour l'affubler d'un faux nez ou d'une perruque? Il est vrai qu'entre temps, ils ont terminé leurs études et obtenu un diplôme qui leur confère le titre de Docteur en médecine (en allemand Herr Doktor).

Bref, lorsque votre médecin vient vous annoncer que tout va bien et qu'il vous opérera demain à 9 h. 15, vous le prenez très au sérieux. Que l'on vous ouvre le ventre pour déboucher un tuyau, amputer une excroissance ou extraire un gravier gênant, peu importe. Pour le chirurgien un cas est peut-être plus compliqué qu'un autre mais, pour vous, cela revient au même et une frousse viscérale vous envahit

Quand fond la neige

Quand fond la neige, l'hiver et son cortège

De frimas et de gel fait place au florilège

Joyeux et prometteur du renouveau.

Dame Nature, de par monts et par vaux

Sous le soleil lance ses sortilèges,

Le blanc s'efface et fait des taches beiges

A l'air plus doux l'hiver se désagrège
De bas en haut sur le flanc des coteaux

Quand fond la neige

Car la nature a repris ses arpèges

Timide aussi, le merle son solfège

Sur la plus haute branche du bouleau

Et les glaçons s'en vont au fil de l'eau,

Sur le talus fleurit la perce-neige,

Quand fond la neige.

G.-F. Clavel

doucement malgré l'optimiste « Bonne nuit, dormez bien ! » dont vous êtes gratifié.

La suite des événements mérite d'être contée non plus en prose, mais en alexandrins, de manière à lui donner le ton épique qui convient :

Ballade de l'opéré

A l'instar de truands, ils cachaient leur visage. Sans doute avaient-ils peur que je les reconnusse. Avant que la narcose tel un sombre nimbus De mes yeux aux aguets m'interdisse l'usage.

Ils étaient au moins trois à tenter mon trépas ;

Pour mieux y parvenir, ils m'avaient ligoté

Et immobilisé sur un mince matelas, L'homme n'est pourtant pas fait pour être charcuté.

Ils avaient tout prévu, en vrais professionnels,

Des gants de caoutchouc évitaient les empreintes

Qu'ils auraient pu laisser sur leurs affreux scalpels.

Des murs capitonnés rendaient vaines mes plaintes.

Je leur étais livré sous un jour aveuglant,

Innocente victime, otage pantelant.

Ils m'ouvrirent la panse en toute impunité,

L'homme n'est pourtant pas fait pour être charcuté !

Recousu à la hâte et gisant sur le dos Dès que j'ouvris un œil une sinistre bande

Tel un essaim de guêpes s'en prit à mon repos

Et commença gaiement la folle sarabande

Des aiguilles acérées et des drains que l'on pose.

Ô douces infirmières, vampires aux ongles roses

Que vos mains innocentes m'ont bien tarabusté.

L'homme n'est pourtant pas fait pour être charcuté !

Envoi

Princes du bistouri et Saigneurs patentés,

Prodiguez-nous plutôt élixirs et pilules

Car j'en suis convaincu du fond de mes globules

L'homme n'est vraiment pas fait pour être charcuté !

Bien sûr, ces impressions fantasmatiques ne peuvent être dues qu'à une forte fièvre.

P. H.

La Marie-Marion

Nouvelle inédite de Dominique Valentin

Une longue file d'hommes, de chariots et de bêtes patientait devant la Porta al Prato. Les soldats visitaient les sacs, soulevaient les bâches, inspectaient les chargements qu'ils sondaient parfois de leur pique. Un paysan chicanait avec les employés de la gabelle: «A quoi bon changer de gouvernement si c'est pour payer les mêmes impôts?»

M. Grelaud fronça les sourcils. L'appel, l'inévitable appel avait retenti. «Marie-Marion!... Marie-Marion!...» Tous les jours à l'heure des repas et tard le soir, une voisine appelait sa Marie-Marion. M. Grelaud avait perdu le fil de sa lecture. Cette Marie-Marion l'agaçait quotidiennement. Elle n'était pas la seule, d'ailleurs. A la retraite depuis quelques mois, M. Grelaud faisait l'apprentissage des bruits de la maison et du voisinage. Les tapis qu'une femme battait tous les vendredis, comme sa mère du temps qu'il était enfant. «A l'époque de l'aspirateur, c'est ridicule» pensait M. Grelaud. Leurs tapis à eux étaient toujours propres et sa femme ne les battait pas comme l'autre qui faisait trembler les vitres tant elle y mettait de vigueur. Le petit des gens d'au-dessus appelait sa mère vingt fois dans la journée. Tous les samedis soirs, la demoiselle d'à-côté recevait des amies et elles riaient et gloussaient toute la soirée comme des folles.

M. Grelaud avait passé sa vie dans une bibliothèque. Il n'entendait que le froissement des feuilles tournées, le petit cliquetis amical de sa machine à écrire, des pas assourdis. Maintenant il se crispait à chaque bruit de la maison. Les corridors résonnaient comme une cathédrale vide, les clapets des boîtes à lettres claquaient dix fois dans la matinée, deux fois plus le soir. Les containers de verre récupérable étaient vidés le lundi matin. On aurait cru à un bombardement. Les chasses d'eau et le bruit des canalisations lui mettaient les nerfs à vif.

Incapable de reprendre son livre, M. Grelaud alla se faire couler un bain. Comme ça, il ferait du bruit lui aussi. Et le bain le calmait toujours.

Mme Grelaud sourit. Elle savait que son Pierre se faisait mal aux bruits de la maison auxquels elle s'était habituée depuis longtemps. Elle savait aussi qu'après son bain, il lui demanderait si elle voulait sortir. Ils descendraient jusqu'au lac. Les foulques, les goélands et les mouettes n'énerveraient pas Pierre.

Mme Grelaud pensait, elle aussi, à Marie-Marion en tricotant. Elle aurait bien aimé avoir une fille. Le Bon Dieu n'avait pas voulu. Alors, sans même la connaître, préférant l'imaginer à son gré, elle avait adopté Marie-Marion. En pensée, elle lui tricotait des pulls, des manteaux, des écharpes, des gants. Pour ses six ans, elle lui avait imaginé un pull brun, blanc et rose avec, comme motif, une maison, une montagne blanche et la lune jaune. La Marie-Marion de Mme Grelaud avait eu un beau manteau rouge, une écharpe à rayures, des moufles à pompons. A treize ans, elle l'avait imaginée avec une jupe à franges comme les Indiennes, avec des dessins verts, bruns et sable.

Parfois, Mme Grelaud se reprochait de rêver ainsi; c'était un peu comme si elle volait la vraie Marie-Marion à sa mère. Mme Grelaud ne «voisinait» pas. Elle ne connaissait que de vue ses voisins de palier, n'avait jamais cherché à lier connaissance dans la maison. Les cris des gamins qui jouaient dehors ne l'agaçaient pas. Il y avait leurs matches de foot l'été, de hockey l'hiver, la petite musique de «Belle et Sébastien» à la télévision d'à-côté. Quand un bébé pleurait, Mme Grelaud se demandait ce qu'elle aurait fait à la place de la mère. Elle chassait vite les regrets. Son Pierre était un mari aussi tendre et plein d'attentions que pendant leurs fiançailles. Ils avaient été un des rares couples qui ne se fatiguent jamais l'un de l'autre. Ils l'étaient encore. Elle était heureuse.

Une nuit, vers une heure du matin, M. Grelaud laissa tomber son livre de fureur. A une heure du matin, la bonne femme appelait sa Marie-Marion! Mais qu'est-ce que c'était que cette gamine qui était dehors à des heures pareilles! Il ramassa le livre et tenta de reprendre sa lecture. *Il s'enquit de Niccolò. «C'est mon frère, répondit vivement la jeune fille rousse. Il est parti. Ils sont tous partis. Moi, je m'appelle Ida».* Elle lui lança un drôle de regard. Non. Décidément, il ne pouvait plus lire. Exécrable Marie-Marion!

C'est cette nuit-là que Mme Grelaud s'éteignit. Dans son sommeil, sans plus de bruit ni d'histoires qu'elle n'avait fait de son vivant. M. Grelaud la trouva sans vie à ses côtés le matin.

Il vécut les jours suivants dans un brouillard de chagrin. Il n'avait jamais